

Christian Lemarcis

Murmures de pierres



**Du même auteur,
chez le même éditeur :**

Roman

Les eaux lointaines

Poésies

Recel d'images (*Poésies 1970-2010*)

La rumeur de l'aube, *suivie de* Requiem pour une vierge
folle *et de* Fables

Plaidoyer pour l'errance

Enfin la Nuit

Jardins à la française

Théâtre

Théâtre hors scène (*Théâtre 1980-2010*)

Faut-il brûler Babylone ?

Les hirondelles voyagent toujours en couple

Proses diverses

Murmures de pierres, *conte pour enfants*

Je n'aurais pas aimé avoir la mère que j'ai eue

En préparation :

La chute des réprouvés, *roman*

La bravitude, *roman*

Le Promeneur – Un jour, je me suis promené dans un quartier de ma ville où les immeubles sont si hauts dans le ciel, qu'il semble qu'ils se mouchent dans les nuages. J'étais gai, insouciant, vagabond. Je chantonnais. En traversant une route en réparation – c'était un dimanche et les engins de chantier, tels des monstres à moitié endormis, me dévisageaient d'un œil hostile – j'ai trébuché sur un tas de cailloux. Cela m'arrive souvent car je ne regarde pas toujours où je pose le pied. Soudain, j'ai entendu une plainte craintive qui semblait venir de nulle part.

Petit Pierre – Fais attention ! Tu me marches dessus.

Le Promeneur – J'eus beau écarquiller les yeux, je ne vis personne autour de moi. D'où venait donc cette voix ?

Petit Pierre – Tu es lourd ! Tu m'écrases ! »

Le Promeneur – Je levai le pied gauche. Rien. Le pied droit... Je vis alors un caillou minuscule sous ma

semelle. Je le pris dans le creux de ma main et le regardai fixement. « Est-ce toi qui me parles, lui demandai-je ?

Petit Pierre – Bien sûr ! qui veux-tu que ce soit ?

Le Promeneur – Je jetai un coup d'œil autour de moi, question de m'assurer qu'il n'y avait personne pour me voir parler à un caillou. On m'aurait pris pour un fou, sans doute, on m'aurait enfermé dans un asile. – Qui es-tu, lui demandai-je ?

Petit Pierre – Je m'appelle Pierre. On m'appelle Petit Pierre, depuis que je suis petit, car je n'ai pas grandi. Je suis un caillou de banlieue, comme on en trouve des tas, dans les cités. Souvent des gamins me prennent et me lancent loin, très loin. Je fais des ricochets sur l'eau, parfois. C'est amusant. Je suis un caillou, t'en as jamais vu ?

Le Promeneur – Bien sûr que si.

Petit Pierre – Alors pourquoi tu me regardes si fixement ? Tu veux ma photo ou quoi ?

Le Promeneur – Pardon. Je sais que cela est impoli de regarder les gens ainsi. Mais quoi ! C'est la première fois que je parle à une pierre.

Petit Pierre – Ah ! bon...

Le Promeneur – ... soupira-t-il en haussant les épaules, enfin quelque chose comme ça, car je sais bien qu'un caillou n'a pas d'épaules.

Petit Pierre – Maintenant, dépose-moi sur le sol.
J'ai le vertige.

Le Promeneur – Je le déposai au sol.

Petit Pierre – Non pas là, au milieu de la route.
Tu veux que ces engins de chantier m'écrabouillent
ou quoi ? Tu as signé mon arrêt de mort ou quoi ?
Pose-moi, là-bas, à l'ombre des orties. Je crève de
chaud.

Le Promeneur – Je le portai près du massif
d'orties et le posai par terre, au milieu de ses petits
frères, les gravillons. Aïe, m'écriai-je, car je m'étais
piqué la main à une feuille de ces maudites orties.
Mon nouvel ami éclata de rire.

Petit Pierre – Moi, elles ne me font pas mal. Ce
n'est que les hommes que piquent les orties.

Le Promeneur – Tu trouves ça drôle, sans
doute ? Mais c'est à cause de toi que je me suis piqué,
dis-je en suçant le dessus de ma main, déjà toute
rouge.

Le Promeneur – Mais Petit Pierre rit de plus
belle. Et il se mit à fredonner cette comptine :

Petit Pierre –

Le grillon du dimanche

Musarde sur la branche

Quelques sifflets moqueurs

Accompagnent en chœur

Sa chanson printanière
Araignées hannetons
Cigales et frelons
Le peuple de la terre
Raille ce doux ami
Le grillon du dimanche
Qui pavoise sur la branche
Est le prince des fourmis

Le Promeneur – Adieu, lui dis-je, je m'en vais puisque tu te moques de moi. Et je poursuivis ma route, m'en retournant chez moi. Cette nuit-là, je dormis mal. Je pensai sans cesse à cette rencontre improbable et me dis que j'avais eu sans doute des hallucinations, dues au soleil trop vif, à la chaleur. Je ne portais jamais de chapeau, ce qui est une erreur pour un promeneur, surtout l'été. Le lendemain, j'avalai rapidement mon déjeuner et – sans faire ma toilette ni même me brosser les dents, ce qui n'est pas convenable, je sortis vêtu comme l'as de pique. À la supérette de mon quartier, j'achetai un chapeau. Je ne trouvai qu'un bob en laine jaune qui me donnait l'aspect d'un vilain escargot coiffé d'une mitaine. Enfin, au moins cela me protégerait d'une nouvelle insolation. Et je me rendis dans la cité où j'avais cru rencontrer mon Petit Pierre. Je n'eus pas de peine à retrouver la rue, car il y avait le chantier et les ouvriers qui faisaient un bruit assourdissant. Près des orties, je ne vis pas le caillou que j'y avais déposé la veille. Je l'avais donc rêvée, cette histoire. Jamais il n'y avait eu

de caillou parlant. Dans un sens – même si ça me contrariait un peu – cela me soulageait : je n'étais pas fou ! Et puis, entre nous, la folie, ça n'existe que dans le regard des autres. En faisant demi-tour, un peu déçu et triste quand même, j'entendis une plainte craintive qui semblait venir de nulle part.

Pierrette – Fais attention ! Tu me marches dessus.

Le Promeneur – J'eus beau écarquiller les yeux, je ne vis personne autour de moi. D'où venait donc cette voix ?

Pierrette – Tu es lourd ! Tu m'écrases !

Le Promeneur – Je levai le pied gauche. Rien. Le pied droit... Je vis alors un caillou minuscule sous ma semelle. Je le pris dans le creux de ma main et le regardai fixement. Est-ce toi qui me parles, lui demandai-je ?

Pierrette – Bien sûr ! qui veux-tu que ce soit ?

Le Promeneur – Je n'en crus pas mes oreilles. Ce n'était pas le caillou d'hier, non celui-là avait une jolie couleur ocre, un peu orange, avec des reflets dorés. On aurait dit Poil de carotte avec son air insolent et vif, et il était plus élégant, plus gracile que l'autre caillou. Qui es-tu, lui demandai-je ?

Pierrette – Je m'appelle Pierrette. Je suis une petite pierre rousse, un peu rebelle, un peu garçonne.

Mais j'ai le cœur aussi gros qu'un galet de l'Adour. Et je suis amoureuse. C'est bien agréable ! Celui que j'aime, c'est Petit Pierre. Il habite le tas de cailloux, là-bas, tu vois, de l'autre côté du bac à sable. Je l'aime, mais il ne le sait pas. Personne ne le sait. c'est mon secret. Le secret de Pierrette. Désormais, nous serons deux à le partager. Tu es mon ami, n'est-ce pas, tu ne me trahiras pas ?

Le Promeneur – Oui, répondis-je, je suis ton ami ; non, je ne te trahirai pas.

Pierrette – Oh ! comme je suis heureuse...

Le Promeneur – ... s'exclama-t-elle en battant des paupières comme une star de cinéma. Oui, oh, je sais, les pierres n'ont pas de paupières, mais ce jour-là, je vous assure que je lui vis battre les paupières, comme font les filles qui veulent séduire. Et moi, je fus séduit par cette pierrette-là. Elle s'éloigna en fredonnant :

Pierrette –

Il était trois chevaux

Un deux trois

Qui cherchaient au détroit

Le cheval de Troie

Il était trois mages

Un deux trois

Qui cherchaient leur image

Sous le sable des plages

Il était trois tambours

Un deux trois
Qui cherchaient à leur tour
Le sentier de l'amour

Le Promeneur – Je revins tous les jours, voir mes amis les cailloux. J'appris à les connaître tous, patiemment, les uns et les unes. Ils sont passionnants, mutins, charmants, drôles. On les croit durs, ils sont tendres. L'expression « avoir un cœur de pierre » est une mauvaise expression. Ce sont des petites choses fragiles, qui vivent là, près de nous, depuis des mille et un siècles, qui nous observent avec curiosité, contemplent nos erreurs, nos abus, sans nous juger. Certes ils sont bien tristes de nous voir détruire la planète en la voulant modeler à notre fantaisie, l'abîmer avec nos guerres, nos mensonges, nos rêves de pouvoir, notre progrès. Comme si nous en étions les propriétaires. Eux, ils ne se comportent pas comme nous, ils sont philosophes et ils savent que, si demain l'humanité n'existe plus, anéantie par sa propre bêtise, il y aura toujours sur cette terre – comme sur tous les autres astres de l'univers – de nombreuses petites pierres pour se souvenir du passé, en silence et en paix. L'éternité, au fond, ce n'est rien d'autre que le silence. Voici quelques histoires qu'ils se murmurent le soir à la veillée.

Petit Pierre – Grand-père, peux-tu nous raconter notre histoire ?

Pierre le Grand – Il y a très longtemps – bien

avant l'âge de pierres – il n'y avait pas encore d'animal sur terre, pas même de dinosaure. Il n'y avait que des fleurs, du sable et nous autres, le peuple des cailloux. Les fleurs étaient rares et belles. Elles se prenaient pour des princesses. Mais parmi les milliards et les milliards de pierres qui couvraient la planète, il en était quelques unes, encore plus belles, encore plus rares que les fleurs : on les appelait les pierres précieuses.

Emeraude – Je suis une pierre précieuse. Je m'appelle Emeraude. J'ai les yeux verts et plus brillants que les étoiles qui la nuit éclairent nos rêves.

Le Promeneur – Soudain une fleur éclot sur le mur.

La Rose – Moi, je suis une rose et je suis la plus belle du monde.

Pierrette – Tu es belle, oui, c'est vrai, mais pas plus belle que ma sœur Emeraude.

La Rose – Je sens bon.

Petit Pierre – Oui, tu sens bon, et c'est bien agréable pour nous qui avons les narines délicates. Mais tu ne vis que quelques jours et, quand tu es fanée, tu perds ton arôme et ta beauté. La beauté d'Emeraude, elle, elle est éternelle.

Emeraude – C'est vrai. Je suis une pierre précieuse. Je suis belle. Et je ne mourrai jamais.